

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 33

Artikel: Lou meydzou et son dierçon : patois kuetzou (Fribourg)
Autor: Djan-Dzatiet
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214902>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

naïve et excessive crédulité, qui ne devait pas manquer de lui être à charge un jour ou l'autre. La fille, orpheline de mère depuis des années, est bien jolie, une grande et dangereuse qualité !

Le père Bérard se délassait quelquefois par la lecture d'ouvrages populaires qui lui tombaient sous la main. Il affectionnait particulièrement un certain recueil de légendes et de contes alpestres publié par un auteur du pays qu'il connaissait, volume tout rempli de mirifiques histoires de trésors enfouis dans les ruines mystérieuses des châteaux du moyen âge. Il en parlait fréquemment à la veillée avec les courtisans de sa fille ou des voisins loquaces. L'affaire intéressait visiblement le vieux Bérard, qui connaissait par le menu les versions les plus diverses des exploits aussi hardis que malchanceux et imaginaires, d'intrépides et avides lurons de Martigny et de la contrée environnante, marchant à l'assaut de la tour démantelée de la Bâtiâz à l'heure sainte de la minuit de Noël, seul moment propice en l'année, où il était, dit-on, possible, avec d'extrêmes précautions, de surprendre la vigilance de la garde infernale : le terrible bouc aux cornes monstrueuses et aux yeux phosphorescents.

Nous avons vu que notre Bérard était crédule à l'excès. Pécuniairement il arrivait par le travail opiniâtre de sa terre ingrate à ne joindre que péniblement les deux bouts à la fin de l'année. Comme d'innombrables bons chrétiens de ce bas monde, le père Bérard aurait volontiers empoché l'un des gros lots de la loterie de Hambourg. Mémement qu'une fois il avait sacrifié pas mal de sous à l'achat de billets de cette fameuse entreprise. L'insuccès premier l'avait fait renoncer à la récidive. Mais devenir possesseur d'un beau magot tout d'un coup sans *main mettre* était une pensée qui hantait fréquemment ses rêves. Et, de fil en aiguille, la réflexion suivante élisait domicile dans le cerveau du bonhomme : Si les ruines de la Bâtiâz, celles de Saint-Christophe dans la vallée, tant d'autres aussi recélaient des trésors — pour lui c'était une certitude — pourquoi n'y aurait-il pas une fortune cachée dans le sous-sol de sa maison édifiée sur les ruines du ci-devant château de Cries ? Ça ne coûterait pas tellement que de tenter des fouilles. Le travail pourrait se faire entièrement durant la morte saison.

L'automne est déjà passablement avancé, la construction de la maison de Jean Abbet touche à sa fin. Le bâtiment sera habitable pour l'hiver prochain. Grâce à l'activité de l'entrepreneur Tony et à l'habileté de son équipe de maçons transalpins, la construction s'est élevée rapidement, à la grande satisfaction du propriétaire. Sous peu ces ouvriers italiens ramasseraient leurs hardes et avec leurs cliques et leurs claques regagneraient pour de longs mois d'hiver leurs pénates par de là le Grand Saint-Bernard. La perspective du prochain retour au pays tout de rose pour certains de ces compagnons, offrait bien moins d'attrait pour deux d'entre eux, jeunes Piémontais que des parents n'attendaient probablement pas en pays natal. Un hivernage en Valais ne leur aurait pas déplu. Ils ne se feraient pas prier pour prolonger de quelques mois leur séjour parmi l'amène population de Cries. Disons aussi, pour bien expliquer ce regret de s'en aller, que depuis que les veillées du village étaient rouvertes, après qu'on était remonté des vendanges, comme d'habitude, les jouvenceaux italiens accompagnaient volontiers chaque soir les garçons de Cries empressés autour de la quenouille de Sylvie Bérard. Les yeux bleus de la blondine étaient doués de sortilège.

Cette fréquentation assidue mit promptement les deux étrangers au fait du dada intense du père.

Furent-ils atteints eux-mêmes par une réelle et contagieuse affection de *trésorité*, ou n'était-

ce qu'un truc facilement ourdi pour se gouverner aux frais des Bérard et vivre agréablement de longues semaines aux frais du maître de céans, toujours est-il qu'après s'être concerté avec son camarade Tullio, Giuseppe dit un jour au père Bérard :

— Vous croyez être sûr qu'un trésor est enfoui dans les profondeurs de votre cave. Vous avez certainement raison. Un de ces ans passés on découvrait comme ça un tas d'argent monnayé, pour une quantité de *lires* dans les travaux de restauration d'une vieille église du Piémont. Il est fort possible que l'on ferait une aussi heureuse trouvaille en pratiquant des fouilles chez vous.

— C'est ce que j'ai pensé depuis longtemps, interrompit Bérard. Mais, à mon âge, un tel travail est trop dur pour moi tout seul.

— Si vous vouliez accepter, mon camarade et moi nous nous chargerions du travail. Vous nous aideriez et vous auriez à nous fournir pension et logement. En cas de réussite, vous seriez assez généreux, une fois devenu riche, de nous abandonner une petite portion du trésor découvert.

Le père Bérard jubilait. Son rêve fixe allait se réaliser enfin. Pensez s'il accepta ! Le convenu fut scellé par de copieuses rasades de bon vin de Fully, où Bérard possédait un minuscule parchet.

Les travaux commencèrent dès le surlendemain. Semaine après semaine, la tâche fut continue, sinon poussée avec bien d'ardeur. Bérard, Giuseppe et Tullio, creusèrent et fouillèrent la cave : toujours point de trésor, rien que de temps à autre quelque informe débris de ferraille dont le son provoquait un tressaillement d'aise passager et vite évanoui. L'excavation devenait considérable, elle s'étendait par dessous, au delà des murs de la maison Bérard et pénétrait sous ceux du bâtiment voisin, la grange de Prosper Bergerand. Tandis que la plupart des habitants du hameau se moquaient franchement des espoirs et du labeur de ce maniaque de Bérard et de ses fûtes compagnons, les Bergerand s'émurent. Cet enragé travail de taupe menaçait de compromettre l'équilibre de leur immeuble. Un avis comminatoire parvint à Bérard, lui enjoignant de borner ses recherches archéologiques sous son propre domaine. Démarche vaine. La police locale s'amena sur les lieux et un arrêt net de ces singuliers travaux fut formellement prescrit. On intima l'ordre aux Piémontais de quitter la contrée. Ces mesures radicales étaient bien justifiées ; plus encore que la grange Bergerand, la maison Bérard, elle-même, allait s'écrouler, ensevelissant sous ses décombres ces fossoyeurs obstinés, pour peu que les recherches aient encore duré.

Le trésor tant cherché et tant souhaité survint un beau matin en la personne d'un gentil et délicieux bébé qui, en grandissant, prit le teint brunâtre, trahissant une paternité méridionale, et que la jeune maman Sylvie éleva avec un amour de mère précoce, en se souvenant avec une ombre de regret des belles parties de cave d'antan.

On ne remue jamais la terre en vain, le travail est un trésor, assure Lafontaine, et l'Evangile, qui ne faillit guère, a dit avec non moins de vérité : *Qui cherche trouve !*

L., 2 mai 1919.

MAURICE GABBUD.

La Patrie suisse. — Le numéro du mercredi 6 août nous apporte les portraits du regretté juge fédéral Gottofrey, de M. Victor Buchs, le nouveau conseiller d'Etat de Fribourg, du sculpteur Richard Kissing, récemment décédé, et, à l'occasion du centenaire que vient de célébrer la Société vaudoise des sciences naturelles, les portraits de son président, M. P.-L. Mercanton, et des deux docteurs *honoris causa* faits à ce propos par l'Université de Lausanne, le colonel J.-J. Lochmann, et H. Jaccard, botaniste, avec une vue de la barque l'*Espérance*,

promenant les naturalistes vaudois. L'actualité est représentée par le sacre de Mgr Bieler, à Sion, par l'incendie du temple de la Chaux-de-Fonds, par le régime jurassien à Zurich, par un concours de ski à la Jungfrau. — C. B.

PERLES ORATOIRES

Un journaliste viennois s'est amusé à faire un bouquet désopilant des fleurs de rhétorique cueillies à la Chambre autrichienne. Nous relevons les suivantes :

— A quoi nous sert cet alcool pernicieux alors que nous avons de si bonne bière ?

— Je me souviens parfaitement que, lors de la naissance de mon père, les conditions de ce rapport étaient toutes différentes.

— L'engrais chimique doit être reconnu comme remplaçant avantageusement l'engrais naturel, mais je ne saurais vous mettre le cœur assez chaudement le succulent fumier de vache.

— J'ai maintenant devant les yeux Son Excellence, M. le président du gouvernement, de toute sa piteuse nudité, et il ne rougit pas.

— Vénérable assemblée ! la repopulation, fait, à la campagne, d'une manière toute naturelle. Je vais vous faire voir de quelle façon.

— Je reviens sur cette domestique, que j'ai déjà touchée plusieurs fois aujourd'hui.

— Les institutrices n'ont pas besoin de marier ; elles doivent tendre à se satisfaire les-mêmes dans leur profession.

— Un feu d'artifice doit briller, illuminer, non pas seulement puer, comme l'a fait l'œuvre précédent.

LOU MEYDZOU ET SON DIERÇON

Patois kuetzou (Fribourg).

MONCHEU Botzi fîret on dè çou bon meydzu dau viljo tin. Fîret on to bon po sagn po pourdy et po tailly. I dèguignivè lou bon vin, et l'y-avey totévi ouna bouna gadin sa káva. Kan l'on dè sè maládo vigney l'paï et lou rémarhya, lou meydzu lou mendé à la káva et bévessan on veyrou o dou au guelyon.

Mâ moncheu Botzi n'fret pa solet por amâ finna gôta. Son dierçon ke fazai on grô travè pè la mézon, tâchivè dè fîfâ kotîè veyrou ti kou ke lé falyè dessindre à la káva. Sti gal akrotchivè lou piti veyrou ke lou meydzu tâvè su lou teno, l'impilyàvè rîdou au guelyon et lou vudyivè à la régalyè. Lou dou patron avè fourney pè remarká sosse, et s'è de ke betâ fin à chy konmerce.

On matin moncheu Botzi invoüyè lou dyer à la káva po tzerelchy on paney dè pre dè tery. Oun'ara apri sin, lou dyerçon keminçé à sè lou vintrou, à bramâ in ède in sè tozin d'ou paï et dè l'ôtra ; è pu sè betè à rêmètre to sin l'y avè din l'estoma. Lou meydzu vin ver l'è lé demandè sin ke l'avè. Lou dyerçon rëp k'fret impozounâ et ke n'in d'avè pâ po guelyon, sè sentey murî, sè krèyè fotu.

Moncheu Botzi sè betè à rékaçalâ et lè « Na, nâ, ti pâ fotu, te n'in vô pro rêvini ; biu au guelyon, inke to ; sin t'aprintrè à fîfâ ».

Lou patron l'y avè betâ dou vomitife din l'estomâ et lou dyerçon l'avè pâ yu. Du adou, djemè rë biu au guelyon ; lou vin lé vigney kontre-kâ.

DJAN-DZATIEU

VAUDOIS ET GENEVOIS

Elle penche toujours

Au banquet qui a été offert à la maison d'« Elite », de Genève, lors de sa dernière promenade à Vevey, M. Arrage, père, président d'honneur de la « Lyre de Vevey » a prononcé un discours très applaudi. Nous en relevons ce passage amusant.

« Je termine en vous remerciant bien sincèrement de l'aimable invitation que vous m'avez